

Jean-Louis Meurant

« Désir-de-l'analyste » : une formule périmée ?^{1 2}

Même avec le point d'interrogation, ajouté *in extremis* au moment de l'annoncer, ce titre peut paraître inconvenant, l'idée selon laquelle existe un désir du psychanalyste restant très *discourante*.

Je persiste cependant dans la provocation, et ajoute une date de péremption, le 3 juillet 1963³, dernière séance du séminaire sur l'angoisse, que Lacan conclut ainsi : « Assurément, il convient que l'analyste soit celui qui ait pu, si peu que ce soit, par quelque biais, par quelque bord, *assez faire rentrer son désir dans ce a irréductible* pour offrir à la question du concept de l'angoisse une garantie réelle. »

Mais avant de poursuivre, une anecdote : il y a vingt ans à peu près, avec les quelques autres d'un cartel formé dans les tourbillons de la dissolution de l'E.F.P., je cherchais un plus-un susceptible de nous accompagner dans un travail sur « le désir de l'analyste ». Ce fut Laurence Bataille que j'appelai en raison de la publication d'un court article de sa main paru dans *Ornicar* ? n° 20-21, en 1980, intitulé « Désir de l'analyste et désir d'être analyste ». Nous étions, sans trop le reconnaître, en quête d'un plus-un façon maître, un plus-un qui nous montrerait la voie. Elle me répondit dans ces termes : « D'accord, c'est vraiment très bien de travailler la question du désir de l'analyste parce que moi, je n'y comprends vraiment rien » (ce « rien » résonne d'ailleurs avec ce qui est articulé dans cet article).

C'était un bon départ, la voie était en effet ouverte de la bonne manière, sans que le moindre panneau indicateur n'en ferme l'horizon. Je rends aujourd'hui hommage à Laurence Bataille, pour cette ouverture –

¹ Un titre donné dans la hâte n'a pas que des inconvénients. Le texte qui le suit en éclaire les limites... et l'équivoque : *quid* du désir quand on y met du père ?

² Intervention faite lors de la demi-journée clinique du 9 décembre 2001 sur « Le désir de l'analyste ».

³ Pour répondre à une remarque de François Balmès, que le *séminaire XI* évoque largement le désir de l'analyste n'empêche pas de considérer le séminaire sur l'angoisse comme décisif. « *Rentré dans a* » précise « désir-de-l'analyste » dont l'énonciation est changée, si l'énoncé reste identique.

dans le sillage de laquelle je me retrouve certainement encore aujourd'hui – et cette leçon sur la fonction du plus-un.

C'est surtout un certain mode d'utilisation de la formule « désir-de-l'analyste » que je prétends interroger à partir d'éléments théoriques que j'introduirai seulement. Son utilisation me paraît en effet souvent faire problème et j'essaierai de tirer de ce questionnement quelques indications *pour* une école de la psychanalyse.

Il y aurait certainement à préciser la raison de cette date de péremption, à rendre compte des avancées de Lacan depuis le séminaire *Le désir et son interprétation*, en 1959, où il avance que « le désir *est* son interprétation », puis celui sur *L'Éthique*, en 1960, où la question du désir est traitée à partir du signifiant mais désormais en tant qu'il retient une part de jouissance, celui sur le *Transfert* qui se termine sur le deuil de l'analyste, deuil d'un objet privilégié alors qu'aucun n'a plus de prix qu'un autre, deuil par conséquent d'un désir qui serait déterminé par les qualités de l'objet, enfin celui sur l'*Identification* qui pose le problème de l'identification de deux désirs, celui du sujet et celui de l'Autre, alors qu'il n'y a pas de commune mesure entre les deux, qu'il est donc impossible de parler de contrat concernant le désir : le produit du désir du sujet par le désir de l'Autre n'est qu'un manque que Lacan note alors -1.

Avec le séminaire sur l'*Angoisse*, l'invention de *a*, le terrain est dégagé pour avancer que le désir et notamment le désir en tant que l'analyste a affaire avec, ne supporte plus quoi que ce soit devant lui. La définition du désir comme désir de l'Autre devient elle-même instable, partielle. « Rentré... dans ce *a* irréductible », il est débarrassé de ce qui le suspend à quelque chose devant lui, c'est-à-dire dégagé de la demande. Il faut noter que la « garantie » qui en découle est « réelle », garantie articulée à ce « *a* irréductible », et non plus associée à quelque chose qui, devant lui, assure le désir dans son aliénation à la demande, le formate selon les signifiants de l'Autre. Plus qu'à son horizon, dont il est séparé, c'est dans le rapport à sa cause de jouissance que le désir est situé. Je souligne l'opposition aliénation-séparation que je reprendrai par la suite.

Pour l'instant, je dirais qu'il n'y a pas de « désir de l'analyste », il n'y a de désir que le désir... tout court ! Et à le laisser courir, dans une analyse, on obtient, parfois, en fin de partie, un analyste, dont l'existence est produite par l'analysant, au moment même où il le laisse tomber comme tel. Ce qui contraint cette existence à ne pouvoir se dire qu'au futur antérieur et, dans un premier temps, par l'analysant lui-même.

Par contre, la formule « désir-de-l'analyste » ménage la supposition d'un désir propre à l'analyste, dont l'être, du coup, fait illusion au présent. Un désir bien propre, un désir pur, alors qu'il n'est que pur désir, pur et simple désir. Comme disait Jean-luc Godard à propos de l'image : « Peu m'importe qu'une image soit juste, ce que je veux, c'est que ce soit juste une image » (citation de mémoire).

Si l'on tient à ce désir-de-l'analyste, si on continue à le consommer au-delà de sa date de péremption, on en fait volontiers une qualité, voire un titre. On est là dans une modalité transférentielle qui soutient une certaine tradition psychanalytique. Je cite :

« Il y a un désir qui mène le jeu à l'A.M.P. Et ce désir est identifiable au nom qui le soutient : c'est le désir de J.-A. Miller... Quel est le désir de J.-A. Miller ? C'est un désir troublant... qui réveille... qui concerne le mondial... un désir qui se plaît dans les créations et inventions... pour accomplir des finalités de reconquête... Ce désir fait valoir... une logique qui relève du féminin... »⁴, etc. et l'article intitulé « La voie lactée du désir » (sic), où l'on apprend que J.-A. a su trouver son inspiration dans le désir de Lacan, a mis son désir au service de ce que Lacan a nommé « mon succès » (dans son séminaire *R.S.I.*, le 8 avril 1975) en parlant de sa succession...

On peut rire mais il ne faut pas se moquer : qui peut se prétendre à l'abri de ce dérapage, très fréquent dans les rassemblements dits d'analystes, qui projette la topologie du rapport intension-extension dans les décors d'un « grand-huit » de foire, où l'analyste est montré aux foules et les fait marcher (droit, de préférence) ?

Voici donc un désir sur lequel il s'agit d'aligner le sien. Nous sommes là dans le fil d'une orthodoxie datée selon quoi le désir du sujet est le désir de l'Autre : le désir du sujet doit venir se lover dans ce désir de l'Autre, ce qui relève de la soumission, de l'identification à un désir-maître et à ses signifiants, que l'on peut dès lors faire ronronner à loisir. C'est un temps d'aliénation, où le désir reste désir de l'Autre⁵, où l'Autre conserve sa consistance, le sujet y laissant sa mise, jouant les cases « manque », « pair » ou « impair »...

⁴ *Ornicar* ? n° 49, été 1998, pp. 108, 110.

⁵ L'Autre du désir est barré, certes, mais à le barrer, on ne s'en barre pas nécessairement. Il faut un pas de plus, où s'invente l'analyste, pour que l'Autre ne soit pas seulement muni d'une barre (on rejoint la métaphore qui navigue dans ce texte) mais déserté. Déserté notamment de ce *lui-même* dont l'analyste pourtant s'autorise.

Cette version du désir signe certainement un temps de l'analyse, où ne s'éprouve de la jouissance que son passage à la comptabilité, qu'elle est chiffrée, ce que l'équivoque, notamment, permet de repérer. Mais ce temps est sans fin et propose une sorte d'économie de la jouissance sous le couvert d'un Autre libéral. Il faut un pas de plus pour sortir de l'analyse, où le désir retrouve sa cause de jouissance, dans un affrontement avec l'Autre littéral, un pas de sens, un passage que l'on peut, avec Lacan, préciser comme passage de l'inconscient à l'une-bévue.

Tant que ce dernier pas reste en attente, le désir est fragile, instable et corrompible... Le sujet y consent mais sous la garantie de l'Autre, ce qui, somme toute, n'est pas radicalement éloigné du *statu quo ante* à la psychanalyse, avec parfois une prime sous la forme d'un apaisement. Le désir supporte un sujet divisé, en transit, en *trans-humance*, comme dit Lacan dans cette même séance du séminaire R.S.I. Mais ce désir reste incertain s'il n'a fait que montrer les oreilles ou ce que vous voulez d'autre au bord du terrier de la demande, et susceptible de retourner aussitôt dans son trou, dans l'Autre.

Si je peux confier un fragment de mon expérience, il me restait un pas à faire après m'être penché sur ce bord, et j'y ai été poussé par une demande d'analyse formulée comme telle au téléphone. Véritable coup de tonnerre sans quoi j'aurais pu rester longtemps au pied du mur... où l'on voyait certes le maçon, mais au chômage !

C'est la question de la fin de l'analyse : comment le désir alors démarqué de la demande peut-il rentrer dans *a*, sa cause de jouissance ? Comment peut-il désert l'Autre, c'est-à-dire ne plus y servir sinon prétendre à l'indépendance ? C'est là peut-être que se situe la nécessité d'un au-delà de la cure, où s'effectuera ce tour en plus qui barre au désir le chemin de la retraite derrière le leurre de la demande, relativise sa prise dans l'Autre.

Le désir alors ne satisfait plus seulement à la définition selon laquelle il est « de l'Autre », il tient d'autre chose que des signifiants avec lesquels il s'est formé, dans l'Autre. S'ouvre alors le champ de la *production* de l'analyste, une fois dépassé ce rapport à l'Autre où l'on peut reconnaître le lieu de la *formation* du psychanalyste, formation qui est formation de l'inconscient, mais insuffisante pour faire du psychanalyste. Il faut en plus comme une *a*-formation de l'inconscient.

En effet, pour l'analyste, le désir n'est pas une boussole qui donnerait une sorte de nord analytique. Pour peu qu'il soit « rentré dans sa cause », c'est une ouverture, un courant, un souffle peut-être, mais

certainement pas une direction donnée. Pour filer la métaphore, ce qui donne un temps le nord, c'est l'objet de la demande, amer sur lequel se règle la course. Puis, l'usure de la demande ouvre une brèche par laquelle le désir peut advenir. La demande a cessé d'être ce point de mire, ce point d'où le sujet pouvait se mirer, se sentir considéré. Ce point qui dans l'Autre permet de croire en sa complétude, transitivement, la sienne et celle de l'Autre aussi bien. Le désir circule alors dans la trésorerie des signifiants jusqu'à éprouver, le cas échéant, qu'il y manque le signifiant qui en serait le symbole, l'index. Toujours selon cette métaphore, que l'étymologie soutient, pour le sujet « dé-sidéré », il se passe alors quelque chose d'analogue à ce qu'éprouvent les marins lorsqu'ils perdent la terre de vue, que le ciel est couvert et les astres invisibles... Ils ne peuvent plus s'orienter selon les repères que ceux-ci proposent. Temps du désastre, moment d'angoisse certes mais aussi d'exaltation, *a*-perçu d'une jouissance, d'une jouissance de rien, du rien d'une jouissance, je ne sais mieux dire. Blanchot parle de « scène primitive » à propos de ce moment où le ciel est vide, scène invraisemblable d'avant que le sujet ne trouve ses marques.

Pour l'analyste, plus exactement pour celui qui se dispose, s'expose à le devenir un jour peut-être, devenir qui n'est pas un devenir « professionnel », comme nombre de publications (y compris dites « lacaniennes ») le présentent encore aujourd'hui, c'est-à-dire devenir analyste à la fin d'une cure, comme tel rejeté, il s'agit que le désir soit suffisamment « rentré dans ce petit a », rentré dans sa cause, sinon l'opération analytique risque d'être pervertie, de virer à son démenti, l'analyste (ainsi raté) se cramponnant à ce qu'il imagine garantie dans l'Autre et ne proposant d'autre issue qu'une identification.

En effet, s'il est comme tel orienté par les signifiants de l'Autre, une fois rentré dans sa cause, le désir n'oriente pas. Et, comme le marin, si l'analyste est là, sans repère, c'est qu'il le *veut*, c'est qu'il veut cette désidération, qu'il veut de ce désir car il sait son enjeu, d'un savoir de ce qui cause le désir. Là encore, ce savoir ne résulte pas du désir mais le précède, ce qui autorise la réfutation de tout désir de savoir.

L'analyste, celui qui fait face à l'éventualité de le devenir comme *a*, supporte d'en faire semblant, *veut* de ce désir qui n'est pas-tout dans l'Autre, qui ne croit pas sa source en l'Autre, s'il y repère bien les coordonnées qui l'ont orienté. Je citerai là ces lignes de Lacan, rédigées en 1960, dans la « Remarque sur le rapport de Daniel Lagache » : « C'est comme objet *a* du désir, comme ce qu'il a été pour l'Autre dans son érection

de vivant, comme le *wanted* ou l'*unwanted* de sa venue au monde, que le sujet est appelé à renaître pour savoir s'il veut ce qu'il désire... »⁶

Je souligne ce *vouloir* qui se noue au désir, le décide, le *dé-sidère*. Son apparition me semble désigner ce qui dans un parcours témoigne de l'invention d'un analyste et de sa production possible.

Et là, pas moyen d'éviter la question de la jouissance, d'une jouissance localisée, car en rentrant dans sa cause de jouissance, le désir la découpe comme telle : *a*. Pas question d'éviter le feu de la jouissance, ou feu la jouissance, pour celui qui prétend tenir la fonction-analyste. Il ne lui est pas suffisant de se tenir droit dans les bottes de l'Autre et de son désir. C'est la raison de cette nécessité de réinvention, car rentré dans sa cause, le désir ne peut se soutenir de son seul formatage dans l'Autre, il ne peut plus ressembler à quoi que ce soit qui lui épargnerait de s'inventer.

Comment penser dès lors quelque chose comme « la direction de la cure » ? Non pas comme tension vers un résultat escompté, mais au contraire l'effet d'une absence radicale de modèle et d'objectif pour celui qui joue le jeu d'être un jour analyste (c'est-à-dire encore une fois ce truc qu'on laisse tomber et qui là seulement devient analyste). Si l'analyste se met en position d'objectif pour l'analysant, il ferme toute possibilité d'avancée de la cure, en tout cas son issue. Cette absence d'objectif, est-ce la subjectivation ? Est-ce l'effet d'un consentement du sujet à ce rien d'être au-delà de ce manque qui en masquait la vérité ?

Peut-être est-ce justement pour assurer le désir à sa cause, pour le tenir ainsi amarré, que l'analyste à venir se retrouve à répéter avec d'autres cette expérience. Cette répétition n'est pas sans jouissance, mais une jouissance localisée, découpée, mise en cause par le désir, mise en causerie, bien-dire. Mais sans doute aussi l'analyste trouve-t-il ainsi de quoi désirer, d'un *pur* désir, débarrassé de ses insignes qui ouvre l'accès à cette place de semblant de rien ? Militant de la cause, pourquoi pas, si de cette cause est levée l'équivoque qui en fait promesse de lendemains qui chantent... Curieux militant d'une cause qui ne vaut que de sa perte !

Pour conclure, un mot sur les rassemblements, même s'ils ne sont pas d'analystes mais prétendus « pour la psychanalyse ». Il n'est pas facile d'y éviter que ce désir décidé à faire un sort à la jouissance ne « tourne » en volonté de jouissance, où se découvre d'ailleurs bien plus le pouvoir de la jouissance que la jouissance du pouvoir. C'est ce virage qu'il s'agit de

⁶ J. Lacan, *Écrits*, « Remarque sur le rapport de Daniel Lagache : "Psychanalyse et structure de la personnalité" », Paris, Seuil, 1966, p. 682.

négocié sans se mettre en travers, pour éviter le dérapage vers la S.A.M.C.D.A... Assurance Mutuelle contre le Désir rentré dans *a* !

Comment ? En faisant jouer cette tension, cette coupure entre formation et invention, production de l'analyste. Formation côté institution, invention côté école, savoir constitué côté association, savoir à venir côté école. Le maintien de cette tension n'est pas un artifice mais une nécessité de structure : pas d'école sans institution pour en produire le lieu, pas d'institution (pour la psychanalyse) sans école pour en contrarier le ronronnement. Cela implique l'interrogation de l'une par l'autre et pourquoi pas que les effets de l'une se produisent au champ de l'autre. Dans cet écart, on maintiendra une chance d'invention, une possibilité d'énonciation, ce qui répond à l'appel du désir rentré dans sa cause, tandis que les énoncés l'assourdissent, l'étouffent dans l'aliénation, font consister l'Autre. Ces énoncés sont donc à interpréter sans relâche, si l'on veut faire cas du désir qui les a soutenus, comme dans ces objets déposés sur le littoral se lisent les marées qui les ont portés. Ainsi de l'énoncé « désir-de-l'analyste », coupé de cette énonciation qui faisait de Lacan un analysant, un enseignant et non pas le professeur dont on bétonne, ci et là, la statue.

Cent ans maintenant, Lacan s'entend !